



HAL
open science

Définir le vitalisme. Lectures de Claude Bernard

Raphaële Andrault

► **To cite this version:**

Raphaële Andrault. Définir le vitalisme. Lectures de Claude Bernard. F. Duchesneau, J. J. Kupiec, M. Morange. Claude Bernard et la méthode de la physiologie, Éditions Rue d'Ulm, pp.133-155, 2013. halshs-00861565

HAL Id: halshs-00861565

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00861565>

Submitted on 12 Mar 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DÉFINIR LE VITALISME

LES LECTURES DE CLAUDE BERNARD

À certains égards, la question rebattue de l'éventuel « vitalisme » ou « anti-vitalisme » de Claude Bernard semble avoir été réglée par Bergson il y a tout juste cent ans :

Quand je parle de la philosophie de Claude Bernard, je ne fais pas allusion à cette métaphysique de la vie qu'on a cru trouver dans ses écrits et qui était peut-être assez loin de sa pensée. À vrai dire, on a beaucoup discuté sur elle. Les uns, invoquant les passages où Claude Bernard critique l'hypothèse d'un « principe vital », ont prétendu qu'il ne voyait rien de plus, dans la vie, qu'un ensemble de phénomènes physiques et chimiques. Les autres, se référant à cette « idée organisatrice et créatrice » qui préside, selon l'auteur, aux phénomènes vitaux, veulent qu'il ait radicalement distingué la matière vivante de la matière brute, attribuant ainsi à la vie une cause indépendante. Selon quelques-uns, enfin, Claude Bernard aurait oscillé entre les deux conceptions, ou bien encore il serait parti de la première pour arriver progressivement à la seconde. Relisez attentivement l'œuvre du maître : vous n'y trouverez, je crois, ni cette affirmation, ni cette négation, ni cette contradiction¹.

Il est cependant possible de s'interroger sur le vitalisme de deux manières, non exclusives. La première consisterait à identifier le vitalisme à cette « métaphysique de la vie » que mentionne Bergson. Le vitalisme serait alors un concept transhistorique, qui résumerait une certaine vision du vivant et de son intelligibilité et transcenderait les époques, c'est-à-dire tel ou tel état de la science. On peut par exemple estimer que Georges Canguilhem, après Jean Rostand et contre lui, s'est principalement intéressé au vitalisme sous cet angle-là. Selon Rostand, le mécanisme est définissable comme une sorte de réductionnisme, car il « chercherait à réduire les phénomènes de la vie aux lois de la chimie, de la physique et de la mécanique » ; le vitalisme, position anti-réductionniste, voudrait au contraire « les distinguer et les placer sous la dépendance d'un principe particulier, d'une puissance spéciale² ». À partir d'une telle approche, l'épistémologie de la biologie pourra s'emparer du couple antithétique vitalisme/mécanisme dans le cadre du débat sur le

¹ « La philosophie de Claude Bernard », p. 232-233

² J. Rostand, *La vie et ses problèmes*, p. 136-137.

réductionnisme, à la suite de Hempel notamment, sans avoir égard au caractère daté et polémique de certains débats historiques.

La seconde approche de ces questions consiste à s'intéresser au vitalisme et au mécanisme comme deux catégories historiographiques dont l'invention et l'usage sont datés et marqués par des débats scientifiques déterminés.

À l'occasion de ce que les historiens s'accordent à reconnaître comme l'une des toutes premières occurrences de la notion, les détracteurs de Barthez évoquent la « secte des vitalistes » dont il se serait fait le chef de file³. Or Barthez, dans la seconde édition des *Nouveaux Éléments de la science de l'homme*, en 1806, dément vouloir fonder une « secte » ou vouloir justifier une lecture systématique de l'homme et du vivant. Le « vitalisme » apparaît donc d'abord comme une catégorie péjorative. La notion connaît ensuite une grande fortune au XIX^e siècle, en France : elle se diffuse en particulier à l'occasion d'une dispute de portée nationale, d'abord autour des années 1830, puis en 1855 à l'Académie impériale de médecine. Cette dispute conduit notamment à la condamnation du vitalisme par le pape, en 1860. C'est dans ce contexte que certains médecins de l'École dite de Montpellier se déclarent eux-mêmes vitalistes. L'étiquette peut prendre alors une connotation positive, par exemple pour ceux qui critiquent les bénéfiques thérapeutiques des expérimentations et vivisections⁴, ou encore qui refusent que l'anatomie, et en particulier la dissection post-mortem, puisse instruire sur les causes des maladies.

La difficulté générale lorsqu'on s'attache à cette seconde approche du vitalisme et du mécanisme, l'approche historique, provient de ce qu'on est confronté d'emblée à la multiplicité des définitions du vitalisme, selon les auteurs qui forgent ou emploient le terme, soit comme insulte, soit au contraire comme terme de ralliement, et selon les polémiques précises qui contribuent à en déterminer le contenu doctrinal. Louis Peisse, rédacteur de la *Gazette médicale de Paris*, distingue par exemple le « vitalisme organique » de Haller ou Broussais, le « vitalisme métaphysique » de Barthez et le « vitalisme psychique » de Récamier⁵. D'une part, tout le monde serait alors vitaliste ; d'autre part, il y aurait autant de vitalismes que de médecins. C'est un réseau extrêmement touffu de disputes par articles de revues et ouvrages interposés qu'il faudrait analyser dans le cadre de cette approche historique du vitalisme. Pour donner une idée de cette prose acide qui se bat alors à coup de néologismes en « -ismes » et qui implique de déplacer constamment la ligne de partage entre les

³ Pour la difficulté d'une datation du terme à partir de sa seule présence attestable dans les textes publiés, voir R. Rey, *Naissance et développement du vitalisme*, p. 16.

⁴ Voir Édouard Aubert, *Esprit du vitalisme et de l'organicisme*, p. 34 : « En résumé, aux termes de la thérapeutique, qui est vraiment le point culminant, les deux doctrines impartialement jugées présentent ceci de remarquable : L'école vitaliste est l'activité patiente, recueillie et convaincue ; l'école organicienne, au contraire, est l'activité inquiète, impatiente et crédule ; la première ne compte qu'avec la nature et sur la nature, la seconde se décide sur la simple mesure de ses ressources artistiques. L'école vitaliste attend pour agir le moment opportun ; l'école organicienne commande, sans hésiter, à l'évolution lente des événements ; elle brusque, elle perturbe, elle juggle, dit-elle, les maladies ». Voir également Lordat (*Preuves de l'insénescence du sens intime de l'homme*, p. 351), qui critique les « vivisecteurs ».

⁵ Louis Peisse, *La médecine et les médecins*. p. 232-233.

vitalistes et les non-vitalistes, voici quelques lignes de Bouillaud dans le *Bulletin de l'académie impériale de médecine* en 1855 :

Il me faut maintenant vous entretenir, messieurs, d'une prétendue nouvelle école *vitaliste*, que nous désignerons, pour la distinguer des précédentes, sous le nom de *néo-vitaliste* ou mieux, d'*ultra-vitaliste*. Le *Journal* [la Revue médicale de Montpellier] qui la représente ne se distingue pas d'ailleurs par un excès de tolérance et de charité, mais bien par son zèle à faire une guerre sans trêve à ce qu'il appelle l'école de Paris, l'école *organique*. Il répète sur toutes les variations, depuis trente ans, *sans plus se lasser que s'il remplissait une mission*, que cette école pour la désignation de laquelle il fit le mot *anatomisme*, est une école *matérialiste, cadavériste* [...]. Puisque [cette école] définie par la *revue* n'existe réellement que dans son imagination (*école matérialiste, cadavériste*) [...], et qu'il n'en existe, selon elle, que deux, nous devrions tous tant que nous sommes appartenir à celle de ce *Journal*. Mais après nous avoir exclus comme *matérialistes, cadavéristes*, etc., elle nous exclut encore comme *vitalistes*, se fondant sur ce que notre vitalisme n'est pas le sien⁶.

Or Claude Bernard, qui a enseigné au Collège de France au moment où les polémiques sur le vitalisme font rage dans les revues médicales, a lui-même contribué à simplifier l'usage de ces catégories historiographiques et a légué une lecture qui a durablement influencé notre compréhension de l'histoire de la médecine.

Ce faisant, on peut aborder la question des rapports entre Claude Bernard et le vitalisme d'une double manière : d'une part, on peut confronter sa physiologie expérimentale avec une conception *transhistorique* du vitalisme et du mécanisme qu'il construit très explicitement ; d'autre part, on peut s'attacher à saisir de quelle façon sa propre méthode se nourrit de textes inscrits dans – ou renvoyant à – la querelle *historique* sur le vitalisme. Je m'attacherai ici successivement à ces deux aspects afin de montrer de quelle manière une lecture transhistorique de l'opposition entre vitalisme et mécanisme ne doit pas être la dupe de l'instrumentalisation de ces catégories par les physiologistes même chez lesquels on les trouve thématiques.

⁶ Jean-Baptiste Bouillaud, « Discussion de la nouvelle nomenclature médicale », p. 195-196. Toute doctrine médicale apparaît vitaliste selon cet usage. On retrouve une telle idée sous la plume de Bouillier, qui fait même rentrer l'organicisme dans le vitalisme : « Depuis l'organicisme, le plus voisin de l'iatromécanisme ou de l'iatrochimisme, toutes les nuances du vitalisme ont leur organe dans la presse médicale » (*Du principe vital et de l'âme pensante*, 1862, p. VIII).

I. LE « VITALISME » MÉTAPHYSIQUE DE CLAUDE BERNARD

L'usage des catégories comme le vitalisme et le mécanisme, catégories qui sont censées caractériser autant de « philosophies médicales », se multiplie au XIX^e siècle, par exemple dans la monumentale histoire de la médecine de Charles Daremberg, ami de Claude Bernard, qui range chacun des médecins qu'il étudie dans tel ou tel camp⁷. Or bien souvent, ces catégories rétrospectives visent davantage à dénoncer le dogmatisme ou l'esprit systématique des positions qu'à appréhender la spécificité d'une philosophie médicale. Ces mots sont souvent des repoussoirs utilisés dans une intention critique afin de souligner le caractère partiel ou caricatural d'une méthode – par opposition à un expérimentalisme qui serait apte au contraire à faire droit à l'ensemble des aspects complexes du vivant et de ses maladies.

On voit en particulier cet usage des néologismes chez Claude Bernard quand il s'agit de défendre l'idée selon laquelle la médecine expérimentale est par nature une méthode anti-systématique et antidoctrinale :

La médecine expérimentale, comme d'ailleurs toutes les sciences expérimentales, ne devant pas aller au-delà des phénomènes, n'a besoin de se rattacher à aucun mot systématique ; elle ne sera ni vitaliste, ni animiste, ni organiciste, ni solidiste, ni humorale, elle sera simplement la science qui cherche à remonter aux causes prochaines des phénomènes de la vie à l'état sain et à l'état morbide. Elle n'a que faire en effet de s'embarrasser de systèmes qui, ni les uns ni les autres, ne sauraient jamais exprimer la vérité⁸.

Or cette manière de renvoyer dos-à-dos une multitude d'écoles afin de se défendre d'adopter une position partisane est alors un lieu commun. On peut se reporter par exemple à la façon dont Léon Rostan, auteur de *l'Exposition des principes de l'organicisme*, introduit sa propre méthode :

Nous enveloppons dans la même proscription tous les systèmes qui ont régné en médecine : l'humorisme, le méthodisme, le solidisme, l'animisme, le vitalisme, la médecine chimique, mécanique, la doctrine de l'irritation et même l'organicisme. Nous sommes voués au culte des faits particuliers⁹.

⁷ Pour les liens entre Bernard et Daremberg, voir M. Grmek, « Claude Bernard et les Daremberg ».

⁸ *Introduction à la médecine expérimentale*, éd. F. Gzil, III, chap. 3, § 4, p. 436.

⁹ L. Rostan, *Exposition des principes de l'organicisme*, p. 80. Ce type de propos renvoie sans doute à la méthodologie adoptée par l'éclectisme, c'est-à-dire la philosophie officielle de l'école de Victor Cousin. Voir l'article « philosophie française » du *Dictionnaire des sciences philosophiques* : « Ainsi [V. Cousin] reconstitua une philosophie nouvelle qui prit le nom d'éclectisme, pour marquer qu'elle aspirait à comprendre en une même synthèse tous les éléments de la nature humaine, séparés ou mutilés par des systèmes plus ou moins exclusifs ».

Il ne s'agit pas de nier l'originalité de Claude Bernard, mais, au contraire, de montrer où se situe sa position singulière dans un champ scientifique et institutionnel qui tient certains points de départ pour acquis. De fait, Claude Bernard introduit un élément nouveau dans cette présentation des doctrines médicales : il reconduit fréquemment la pluralité des « sectes » ou « philosophies médicales » à deux principales. On voit notamment se construire cette opposition tranchée dans la *Leçon d'ouverture au Collège de France* où l'on repère un vocabulaire hyperbolique :

Les uns, les vitalistes, [ne] voulant voir [dans les phénomènes de la vie] que des actions spéciales n'ayant *aucun rapport* avec les lois physiques ou chimiques ordinaires et s'accomplissant *exclusivement* sous l'influence d'une force particulière appelée vie, force vitale, etc. ; les autres, appelés matérialistes, iatro-mécaniciens, chimistes, etc., ne voyant dans les manifestations de la vie *rien autre chose* que des phénomènes d'ordre physique et chimique soumis aux lois ordinaires [...]. L'histoire nous apprend encore que ces deux manières se sont toujours succédées en se renversant l'une l'autre (nous soulignons)¹⁰.

Il faut faire quatre remarques sur une telle clarification.

En premier lieu, par une telle dichotomie, Claude Bernard contribue à identifier deux approches des phénomènes du vivant qui, selon certains médecins, se définissaient l'une l'autre par opposition : l'approche *vitaliste*, qui, pour Lordat par exemple, se fonde sur le dualisme du dynamisme humain, c'est-à-dire sur le fait qu'en l'homme il y a deux principes différents, le principe de vie d'un côté, agissant de manière non rationnelle, et l'âme de l'autre, qui est immatérielle et n'intéresse aucunement le médecin ; et l'approche *animiste*, identifiant au contraire l'âme rationnelle et le principe de vie¹¹. Ici, Bernard balaie la distinction entre les deux courants au profit d'une lecture qui n'entre pas dans le détail des doctrines.

En deuxième lieu, et c'est lié, le critère que choisit Claude Bernard s'en tient à la question du rapport qu'il convient d'établir entre les différentes disciplines scientifiques sous l'angle des *lois* auxquelles sont soumis leurs objets. Si une telle distinction nous paraît aujourd'hui triviale, c'était loin d'être le cas alors : c'est bien Claude Bernard qui a diffusé cette interprétation du vitalisme¹². Il

¹⁰ C. Bernard, *François Magendie*, p. 4.

¹¹ J. Lordat, *Preuve de l'insénescence du sens intime de l'homme*, p. 6. Lordat tente de donner une version pure et officielle de la doctrine partagée par les médecins de l'École de Montpellier. En réalité, comme l'ont montré certains commentateurs, il n'y a pas réellement de consensus sur les opinions de Lordat. Voir D. Raynaud, « La controverse entre organicisme et vitalisme : étude de sociologie des sciences ». Voir également « Chroniques et motifs de la controverse », p. 53 : « Peut-on déclarer une école vitaliste si les trois quarts de ses membres n'en soutiennent pas la doctrine ? [...]. On observe d'ailleurs, – contre une latéralisation trop facile de la controverse – que le vitalisme, ou le dogmatisme par lequel il s'exprimait, était critiqué dans les rangs même de la faculté de Montpellier ».

¹² On trouve d'abord cette présentation du vitalisme de Bichat chez Léon Rostan, mais Claude Bernard la systématise et la vulgarise. Voir *Exposition des principes de l'organicisme*, p. 109 : « De ces considérations et de bien d'autres, Bichat conclut que les êtres organiques sont régis par les lois différentes de celles qui président aux corps anorganiques ; qu'on ne saurait les confondre sans embarrasser la science ».

a en particulier diffusé l'idée selon laquelle la médecine de Bichat reposerait sur l'opposition entre les lois physico-chimiques et les lois vitales ; ce qui ferait de Bichat un vitaliste¹³. En réalité, Bichat n'affirme pas exactement cela – et la nuance est importante : il se contente de dire que les bilans énergétiques globaux et quantitatifs n'apportent aucune intelligibilité aux phénomènes vitaux. C'est dans ce contexte que Bichat interdit en physiologie la précision qu'il est possible de donner en chimie, au nom de la trop grande complexité des lois vitales qui sont sujettes à variations. Il ne s'agit donc pas pour Bichat de dire que l'organisme se soustrait aux lois physico-chimiques, mais qu'il est impossible de se contenter de voir dans l'organisme leur application rigoureuse¹⁴. Bichat encourage ainsi à repérer les raisons de la variation des différents fluides selon les conditions dans lesquelles l'organisme est plongé¹⁵.

En troisième lieu, dès lors que l'on adopte ces définitions tranchées des deux « courants » en présence, il n'est rigoureusement possible d'y ranger aucun médecin. Du moins dès lors que l'on dépasse les grandes déclarations de principes exposées dans les préfaces ou dans les articles de revue pour regarder précisément comment s'illustrent et s'incarnent les méthodes chez chacun des auteurs. En effet, si l'on s'en tient à la définition que Claude Bernard propose ici du vitalisme, il ne peut rigoureusement y avoir aucun médecin « vitaliste » : beaucoup de ceux qui maintiennent la spécificité des phénomènes vitaux l'attribuent à une complexité indéchiffrable selon les outils actuels des autres sciences – non à une pure anomie, et moins encore à une force surnaturelle. Bichat par exemple s'efforce dans son œuvre anatomique d'indexer les propriétés vitales sur la spécificité des différents tissus. À l'inverse, si l'on définit le mécanisme comme le courant qui ne voit dans l'ensemble des phénomènes vitaux rien d'autre que l'application sans reste des lois physico-chimiques, c'est-à-dire comme un courant niant toute spécificité phénoménologique des phénomènes de la vie¹⁶, aucun médecin ne serait alors rigoureusement mécaniste – et aucun physiologiste ne voudrait voir absorbée sa discipline au sein des sciences physico-chimiques. On peut prendre deux exemples. 1/ Léon Rostan (1790-1866), qui est censé incarner l'opposition au vitalisme, reconnaît que « dès le premier instant de la conception, l'embryon reçoit, avec son *organisation*, la *nécessité* de son évolution ultérieure comme le grain de blé ou le gland ». Cependant, il estime que le médecin doit étudier l'homme une fois créé sans se soucier plus avant de la spécificité évolutive du vivant ; il doit faire abstraction de cette spécificité manifeste. Il écrit : « Nous prenons donc l'homme une fois créé. Il n'appartient nullement au médecin de remonter plus

¹³ Mentionnons que Bichat est parfois considéré par certains, comme Ravaisson, comme le fer de lance de l'organicisme de l'École de Paris. Voir F. Ravaisson, *La philosophie en France* p. 169 sq.

¹⁴ Bichat, *Anatomie générale*, p. 535.

¹⁵ *Recherches physiologiques sur la vie et sur la mort*, p. 96. Par opposition à la chimie, « anatomie cadavérique des fluides », la « physiologie [des fluides] se compose de la connaissance des variations sans nombre qu'éprouvent les fluides suivant l'état de leurs organes respectifs. L'urine n'est point après le repas ce qu'elle est après le sommeil ».

¹⁶ Voir Bernard, *Rapport sur les progrès de la physiologie en France*, note 211 : « Il est évident que les êtres vivants, par leur nature évolutive et régénérative, diffèrent radicalement des corps bruts, et sous ce rapport il faut être d'accord avec les vitalistes ».

haut, il n'en a nul besoin ; c'est à l'organisation seule, une fois accomplie, qu'il a affaire¹⁷ ». Claude Bernard, d'ailleurs, d'un bout à l'autre de son itinéraire scientifique, ne tiendra pas une position très différente¹⁸. 2/ François Magendie, prédécesseur de Claude Bernard au *Collège de France*, offre un second exemple. On estime parfois que Magendie a défendu la stricte annexion de la physiologie par la physique dans ses *Phénomènes physiques de la vie*¹⁹, et qu'il incarne donc par excellence ce mécanisme avec lequel Bernard prend ses distances. Or Magendie lui-même, au début de son *Précis de physiologie*, montre qu'il y a deux phénomènes, l'alimentation ou nutrition d'un côté, l'action vitale telle que la sécrétion de la bile de l'autre, qui sont irréductibles aux phénomènes physiques et chimiques, du moins dans l'état actuel du savoir²⁰. À s'en tenir à une lecture littérale de l'opposition que Bernard dessine entre mécanisme et vitalisme, il n'est donc pas possible d'en faire un usage opératoire pour classer les différents médecins. Ses définitions du vitalisme sont ou trop englobantes (quand il s'agit de faire du vitalisme le courant qui reconnaît la spécificité des phénomènes d'évolution et de nutrition) ou trop réductrices (quand le vitalisme est défini comme le courant qui affirme l'anomie du fonctionnement vital).

En quatrième lieu, à suivre Cl. Bernard, l'histoire nous apprendrait que ces deux manières de considérer les phénomènes, le vitalisme et ce qu'il nomme alors le matérialisme, se sont toujours succédées et se succéderont toujours. Ailleurs il précise que cette opposition remonte à Platon et Démocrite²¹. Or d'une part, il y a bien sûr en réalité une très grande différence entre Platon et Bichat ou entre Démocrite et Vulpian : il y a d'ailleurs souvent plus grande proximité dans la présentation des phénomènes vitaux entre deux figures censées incarner le vitalisme et le mécanisme à une même époque, qu'entre deux « vitalistes » prétendus à deux époques différentes. D'autre part, si l'on regarde précisément les moments où les substantifs comme « vitalisme » ou « mécanisme » sont forgés et utilisés, c'est toujours d'abord à propos de points de méthode ou de querelle institutionnelle précis que l'on oublie rétrospectivement, après que la polémique lancée prend une

¹⁷ *Exposition des principes des l'organicisme*, p. 98.

¹⁸ *Leçons sur les phénomènes de vie*, p. 54 : « Cette faculté évolutive, directrice, morphologique ; par laquelle on caractérise la vie, est inutile à la physiologie expérimentale, parce que, étant en dehors du monde physique, elle ne peut exercer aucune action rétroactive sur lui. Il faut donc séparer le monde métaphysique du monde physique ». Bernard va parfois très loin pour montrer que les matériaux vivants du physiologiste n'ont pas à être traités différemment de ceux du physicien. Voir *Pensées, Notes détachées*, p. 31 : « Souvent on objecte aux physiologistes qu'ils ne feront jamais un être organisé. Sans doute pas plus qu'un chimiste ne fera jamais du fer ou du cuivre. Il faut donc, une fois pour toutes, prendre les choses telles qu'elles sont. Ce n'est donc pas une objection qu'on fait aux physiologistes en leur disant qu'ils sont impuissants à connaître les phénomènes de la vie parce qu'ils sont incapables de créer des organismes ».

¹⁹ F. Magendie, *Phénomènes physiques de la vie*, tome 1, p. 6-7 : « Je me propose [...] d'étudier [...] cet autre ordre de phénomènes essentiellement distincts des phénomènes vitaux, et qui, soumis aux lois générales de la physique, deviennent accessibles à nos explications [...]. Le corps de l'homme possède les propriétés générales des corps ; qu'il soit doué ou privé de sa vie, n'est-il pas soumis comme eux aux lois de la pesanteur, à l'influence de la chaleur, de la lumière, de l'humidité ? Comme eux il est divisible, étendu, impénétrable ».

²⁰ Magendie, *Précis de physiologie*, tome 1, p. 19-20 : « Quels que soient le nombre et la diversité des phénomènes que présente l'homme vivant, il est aisé de voir qu'ils peuvent se réduire, en dernière analyse, à deux principaux, qui sont *la nutrition* et *l'action vitale*. [...] Ce mouvement [la nutrition] n'est susceptible d'aucune explication ; il ne peut point être rapporté, dans l'état actuel de la physiologie, aux mouvements moléculaires que régit l'affinité chimique ».

²¹ « Définitions de la vie », p. 326-349, p. 326.

dimension nationale. En 1855 par exemple, à l'*Académie impériale de médecine*, le nerf de la polémique entre Piorry et Bousquet se situe d'abord dans les prescriptions thérapeutiques à adopter pour la variole²². Il n'en demeure pas moins que depuis cette présentation transhistorique de Claude Bernard, le vitalisme et le mécanisme sont souvent compris comme deux positions qui s'affronteraient éternellement depuis l'Antiquité et, sans doute, s'opposent éternellement comme deux conceptions antithétiques de la vie et du mode de rationalité de la science qui doit en étudier les manifestations. On retrouve une présentation quasi similaire chez Jean Rostand²³, dans les années 1930, puis, en réponse à Rostand et contre lui, c'est-à-dire contre son parti pris en faveur du mécanisme, chez Georges Canguilhem. L'illusion d'une continuité entre l'Antiquité et la période moderne est aussi favorisée par la vaste entreprise d'exhumation et de traduction des textes antérieurs qui est menée à partir de la toute fin du XVIII^e et pendant le XIX^e siècles. C'est à ce moment-là que des termes comme « iatomécanistes » sont introduits dans des traductions d'ouvrages largement antérieurs de Baglivi, où le terme ne se trouvait pas. C'est également en 1859 que le traducteur de Stahl espère montrer par une traduction particulièrement infidèle que Stahl a « retrempé » la médecine hippocratique dans la philosophie chrétienne²⁴. Les auteurs du passé sont donc instrumentalisés pour mieux soutenir ou réfuter les « sectes » actuelles. L'autorité d'Hippocrate et celle de Galien sont alors invoquée dans plusieurs camps, pour tenter de montrer rétrospectivement la fécondité de telle ou telle position de principe.

Cependant, Claude Bernard ne se contente pas de simplifier l'emploi des catégories philosophico-médicales en les réduisant à deux principales. Il identifie également le vitalisme au spiritualisme, et le mécanisme au matérialisme, en particulier dans les *Leçons sur les phénomènes de la vie*²⁵ et la *Revue des deux mondes*. Le fait d'identifier les deux oppositions a pourtant de quoi surprendre. À deux égards au moins. D'une part, Claude Bernard lui-même avait affirmé en 1856 que Bichat pouvait aboutir aux mêmes conclusions que les vitalistes tout en étant lui-même matérialiste²⁶. De fait, on peut très bien maintenir la spécificité d'une force vitale tout en la faisant dépendre des propriétés de la matière. Et réciproquement, on peut très bien maintenir la spiritualité

²² *Bulletin de l'Académie impériale de médecine*, 1854-1855.

²³ J. Rostand, *La vie et ses problèmes*, p. 135 : « On peut ou bien [tenir la vie] pour purement formelle, et rapporter tous les phénomènes vitaux au seul jeu de la mécanique moléculaire ; ou bien, au contraire, la tenir pour essentielle, et voir dans les phénomènes vitaux l'expression de « forces » autonomes, irréductibles à celles de matière brute. La première thèse est la thèse moniste, ou uniciste, ou *mécaniste* ; la seconde est la thèse dualiste, ou animiste, ou *vitaliste*. [...] Toute l'histoire de la biologie reflète les épisodes de cette dissension fondamentale ».

²⁴ Voir la préface de Th. Blondin dans Stahl, *Œuvres médico-philosophiques et pratiques*, p. XII, où Stahl est décrit comme « un enfant d'Hippocrate, qui, soumettant à une nouvelle épreuve les dogmes du vieillard de Cos, en les retrempant, pour ainsi dire, dans la doctrine de la philosophie chrétienne, devait, à l'ombre des dogmes inébranlables de la révélation, renouveler la face de la science médicale et de la philosophie ».

²⁵ *Leçons sur les phénomènes de la vie*, p. 42 sq.

²⁶ François Magendie, p. 17 : « Bichat n'était pas vitaliste comme Stahl et Barthez qui reconnaissent une âme physiologique [...] indépendante de la matière. Bichat était réellement matérialiste en ce qu'il admettait que toutes les propriétés vitales étaient des propriétés de la matière [...]. Néanmoins, avec cela Bichat arrivera au même résultat que les vitalistes purs... ».

de l'âme tout en identifiant les phénomènes vitaux aux effets d'une matière inerte. D'autre part, Claude Bernard affirme que Descartes, aussi mécaniste qu'on saurait l'être, maintient la spiritualité de l'âme. L'identification entre matérialisme et mécanisme d'un côté, spiritualisme et vitalisme de l'autre, brouille davantage l'usage des catégories qu'elle ne les clarifie. Pourquoi malgré cela construire une telle identification ? On peut voir là au moins deux effets stratégiques.

De façon générale, cela permet de montrer que l'opposition entre vitalisme et mécanisme est moins médicale et épistémologique, que métaphysique, voire religieuse : « Aujourd'hui, écrit Claude Bernard dans les *Leçons sur les phénomènes communs de la vie*, la physiologie devient une science exacte ; elle doit se dégager des idées philosophiques et théologiques qui pendant longtemps s'y sont trouvées mêlées. On n'a pas plus à demander à un physiologiste s'il est spiritualiste ou matérialiste qu'à un mathématicien, à un physicien ou à un chimiste²⁷ ». À ce titre, il n'est donc pas possible de trancher le nœud gordien du débat en avançant des arguments scientifiques ou des exemples empruntés aux observations médicales : les décisions sur le substrat des phénomènes ne relèvent pas du domaine phénoménal auquel se cantonne la médecine ; ces décisions relèvent du *sentiment*. Je cite : « on ne peut être spiritualiste ou matérialiste que par sentiment ; on est physiologiste par démonstration scientifique²⁸ ».

Plus spécifiquement, l'identification favorise le double positionnement de Claude Bernard, et, ce faisant lui permet de se soustraire à toute tentative d'instrumentalisation exclusive de sa propre méthode : celle-ci ne peut plus être taxée ni de vitaliste, ni de mécaniste. En effet, le vitalisme ou spiritualisme apparaît comme un positionnement spécifiquement métaphysique, et le mécanisme ou matérialisme comme son versant physique : en s'inspirant de la philosophie leibnizienne, qui détermine, avec celle de Descartes, l'orthodoxie philosophique dans les années 1850, en particulier dans l'école de Victor Cousin, Bernard envisage une séparation du niveau physique et du niveau métaphysique qui permet de concilier les deux thèses. Il convient d'être spiritualiste pour ce qui regarde l'âme, et matérialiste dès qu'on s'attache au corps :

Il faut donc ici séparer le monde métaphysique du monde physique phénoménal qui lui sert de base, mais qui n'a rien à lui emprunter. Leibniz a exprimé cette délimitation dans des paroles que nous rappelions au début de cette étude [tout se fait dans les âmes comme s'il n'y avait pas de corps, et tout se fait dans le corps comme s'il n'y avait pas d'âme] ; la science la consacre aujourd'hui.²⁹

²⁷ *Leçons sur les phénomènes de la vie*, p. 45.

²⁸ *Ibid.*, p. 42-43.

²⁹ « Définition de la vie », p. 349. Voir également *Leçons sur les phénomènes de la vie*, p. 43 : « Il est remarquable d'autre part que des philosophes très convaincus, en tant que philosophes, de la spiritualité de l'âme, aient été en tant que physiologistes profondément matérialistes. [...] La raison de cette apparente contradiction réside dans la séparation presque absolue qu'ils établirent entre l'âme et le corps, entre la métaphysique et la physique ».

Claude Bernard refuse donc explicitement de choisir un dogme plutôt qu'un autre. Dans des notes personnelles, il écrit :

On veut toujours être matérialiste ou spiritualiste, comme si la vérité ne pouvait être que dans ces deux opinions extrêmes. La vérité est, au contraire, dans les deux vues réunies et convenablement interprétées. J'entends des hommes s'écrier : « Il faut choisir, on ne peut souffler le froid et le chaud » (« On ne peut admettre un monde créé d'après Moïse et un monde créé d'après Darwin et Max Muller »).

Tous les grands philosophes ont été matérialistes et spiritualistes à la fois [...]. Stahl, Bichat et beaucoup d'autres sont également [outre Descartes] spiritualistes et matérialistes ; seulement, les petits esprits qui les commentent les font spiritualistes ou matérialistes, selon la face qu'ils examinent³⁰.

Bernard désamorce ainsi systématiquement l'instrumentalisation institutionnelle et religieuse de ses positionnements physiologiques.

En construisant la nette dichotomie entre vitalisme et mécanisme, Claude Bernard produit sans doute une compréhension particulièrement caricaturale des deux positionnements, dans lesquels il devient difficile à l'historien de la médecine de ranger un médecin ou un autre. Mais en faisant cela, Claude Bernard exhibe le caractère factice et relatif de la définition de ces deux « sectes », et attire notre attention sur les jugements de valeur véhiculés parfois à notre corps défendant par les termes qui, dans leur généralité, c'est-à-dire leur compréhension transhistorique, non contextualisée, résument moins des positionnements de méthode que des partis pris de « *sentiment* ».

II. L'ORGANICISME PHYSIQUE DE CLAUDE BERNARD

Dans quelle mesure peut-on lire dans la physiologie expérimentale de Claude Bernard les traces des débats qui ont opposé au milieu du XIX^e siècle vitalistes et organicistes ? En effet, bien que Claude Bernard oppose vitalisme et *matérialisme*, et que l'on a opposé après lui vitalisme et *mécanisme*, ce qui au XIX^e siècle était opposé le plus frontalement et fréquemment au vitalisme était l'*organicisme*. Pour donner une définition préalable de l'organicisme, on peut simplement reprendre les termes de Felix Ravaisson, en 1867, dans *La philosophie en France au XIX^e siècle*. Selon lui,

³⁰ *Pensées, Notes détachées*, p. 29.

l'organicisme est ce qui explique la vie par les propriétés des organes, tandis que le vitalisme est ce qui explique les propriétés des organes par la vie. Une double opposition conceptuelle en résulterait : d'une part, pour l'organicisme les actions des organes se déroulent « fatalement », sans intention, tandis que pour le vitalisme l'activité organique obéit à une intention finale ; d'autre part, l'organicisme part d'une explication locale des phénomènes de la vie tandis que le vitalisme part d'une approche globale.

Dans les citations rappelées plus haut, Claude Bernard donne lui-même une clef de lecture de son rapport à l'organicisme et au vitalisme : s'agissant de la physiologie et de l'approche du monde physique, il est aussi matérialiste qu'on saurait l'être. Réinterprété à la lumière des conflits du XIX^e siècle, cela signifie qu'il emprunte à « l'organicisme » certaines professions de foi. Pour autant, il prend soin de retravailler et modifier le vocabulaire employé afin de séparer très nettement les principes scientifiques utilisés par les médecins dits organicistes de l'interprétation caricaturale qui en est donnée par leurs adversaires. En d'autres termes, tout se passe comme si Claude Bernard construisait son propre positionnement méthodologique en intégrant aux principes défendus par les organicistes les bénéfices des critiques qui leur ont été adressées.

On peut étudier ce procédé d'emprunts et de réécritures, ou déplacements, à partir de deux exemples.

Le premier est le concept central de « déterminisme ». Claude Bernard définit le déterminisme par opposition au fatalisme. Or le « fatalisme » était un terme employé assez fréquemment pour qualifier l'organicisme. Pour celui-ci les fonctions seraient conçues comme les stricts effets de la modification des organes ; elles ne varient pas, pour le bien de l'individu, en obéissant à une sorte de causalité finale et intentionnelle. C'est par l'opposition entre le fatalisme et l'intentionnalité que Ravaisson résumera l'opposition entre organicisme et vitalisme en 1867. Et voici ce qu'affirmait Alfred Vulpian en 1864, dans ses *Leçons sur la physiologie du système nerveux*, après avoir montré que parfois l'action des organes, telle que la cicatrisation, ne produit pas des effets globalement bénéfiques pour l'individu, contrairement à ce que pensent les tenants du principe vital :

Ces expériences [de régénération] peuvent aussi contribuer à rendre évidente la fatalité des actes principaux de la vie organique et montrer ainsi que les diverses tendances, que l'on avait regardées comme les attributs du principe vital, loin d'agir de façon plus ou moins intentionnelle [...] se manifestent au contraire fatalement, aveuglément, nécessairement [...]. Il n'y a pas de phénomènes absolument détachés, prime-sautiers : tout n'est dans la nature entière qu'un enchaînement de causes-effets et d'effets-causes. Il est clair, par conséquent, qu'il y a des conditions nécessaires pour les manifestations des actes de la vie organique, comme pour les phénomènes du monde

inorganique. Mais, je le répète, dès que ces conditions existent, dès que les causes excitatrices agissent, la substance organisée et vivante entre en activité [...].³¹

Claude Bernard adopte l'idée sous-jacente : à partir du moment où les conditions sont données, les effets doivent se manifester. Mais il nomme ce principe « déterminisme », et non « fatalisme » afin de dégager les termes de connotations métaphysiques qui nuiraient à leur usage scientifique. Parler de « fatalisme » risquerait en particulier de faire croire que l'on nie la liberté de l'homme. En effet, c'est un terme qui est alors employé pour critiquer la philosophie de Spinoza et son matérialisme athée, dangereux pour la moralité et la religion : selon la philosophie officielle de Victor Cousin et ses élèves, Spinoza défend une philosophie panthéiste et fataliste qui nie la liberté humaine en soutenant la stricte obéissance de la pensée et du mouvement aux lois générales de la nature et à un enchaînement de causes et d'effets³². Claude Bernard affirme donc « j'emploie ici le mot déterminisme comme plus convenable que le mot fatalisme dont on se sert quelquefois pour exprimer la même idée³³ ». Il s'agit précisément de ne pas risquer d'être instrumentalisé dans les débats philosophiques qui font rage :

Une fois que la recherche du déterminisme des phénomènes est posée comme le principe fondamental de la méthode expérimentale, il n'y a plus ni matérialisme, ni spiritualisme, ni matière brute, ni matière vivante, il n'y a que des phénomènes dont il faut déterminer les conditions, c'est-à-dire les circonstances qui jouent par rapport à ce phénomène le rôle de cause prochaine³⁴.

Dans ses *Leçons sur les phénomènes de vie*, il précisera à propos du déterminisme, que les « philosophes craignent que la liberté morale puisse être compromise³⁵ », et s'attachera à montrer que le danger est évité avec le déterminisme. On voit que ce n'était pas plus un danger avec le « fatalisme », puisque celui-ci affirme la nécessité du lien entre conditions et effets, mais non la fatalité de la chaîne entière de la causalité, et moins encore, comme le précise Vulpian lui-même, le pur hasard, c'est-à-dire la nécessité démocratéenne³⁶. Mais la modification du vocabulaire favorise la désintringement de la métaphysique et de la physiologie.

Passons au second exemple, thématiquement lié : celui des relations entre organes et fonctions qui justifient de fonder la science du vivant sur l'analyse. On voit en effet que Claude

³¹ « Quatorzième leçon », p. 307-310.

³² Voir E. Saisset, article « Spinoza » dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, ou dans « La philosophie des Juifs : Maïmonide et Spinoza », p. 327.

³³ *Introduction à la médecine expérimentale*, p. 203.

³⁴ *Ibid.*, p. 435.

³⁵ *Leçons sur les phénomènes de la vie communs*, p. 59.

³⁶ A. Vulpian, « Quatorzième leçon », p. 309 : « Quand nous parlons de fatalité dans l'ordre des faits qui nous occupe, nous n'entendons pas dire, comme on le conçoit bien, que ces faits sont l'œuvre plus ou moins complète du hasard ».

Bernard adopte globalement les principes de l'analyse exposés par Léon Rostan en 1846, mais en modifiant les concepts de sorte à produire une compréhension plus fine de cette analyse. Selon l'organicisme de Rostan, les fonctions sont seulement les effets des organes :

Les fonctions ne peuvent précéder les organes, parce qu'un effet ne peut précéder sa cause ; elles ne peuvent exister sans eux, parce qu'une action ne peut exister sans agent [...]. Les fonctions sont donc sous la dépendance des organes³⁷.

La vie en particulier est « la série des fonctions³⁸ ». Précisons ici pour éviter tout malentendu, et toute simplification abusive, que ce que Rostan entend par organe est très large, puisque le terme inclut les fluides³⁹. Par ailleurs, Rostan n'interdit pas qu'une fonction soit causée par une multitude d'organes⁴⁰. Ce qu'il s'agit de défendre pour Rostan, c'est, d'une part, la méthode de l'analyse anatomique, qui permet de remonter de la modification manifeste des fonctions à la modification des organes sous-jacents, et, d'autre part, l'analyse chimique, qui permet de remonter de la propriété des corps à leur « composition intime » ou « arrangement moléculaire⁴¹ ». En bref, il s'agit d'abord de démontrer que l'accès à l'observation des composants apporte de l'intelligibilité à l'action des composés. Ensuite d'établir que toute maladie suppose une altération de l'organisation, c'est-à-dire des organes, solides ou fluides⁴². Cependant, utiliser, à l'exclusion de toute autre terminologie, le couple conceptuel « organe »/« fonction » est ambigu et conduit à des malentendus : cela peut inciter à penser qu'il suffit d'appréhender l'anatomie descriptive et topographique des organes sur le cadavre pour comprendre la production des fonctions et la diversité des maladies, ou que l'analyse du corps peut s'arrêter à une échelle grossière, c'est-à-dire au niveau du découpage du corps en grands organes, sans pénétrer plus avant⁴³. Or Claude Bernard reprend la méthode de l'analyse défendue par l'organicisme tout en évitant de tomber dans la simplification abusive qui lui était alors reprochée. En effet, selon Claude Bernard, la « physiologie générale » peut être définie comme ce qui fait « pénétrer par l'analyse expérimentale jusqu'aux conditions élémentaires organiques » afin d'expliquer les « actions en apparence les plus

³⁷ *Ibid.*, p. 90-91.

³⁸ L. Rostan, *Exposition des principes de l'organicisme*, p. 94.

³⁹ *Ibid.*, p. 168 : « Dans l'organicisme, on établit que les fluides peuvent être malades, et même primitivement. Dans la doctrine physiologique [de Broussais], on déverse le sarcasme contre cette manière de voir ».

⁴⁰ *Ibid.*, p. 129, à propos de la respiration.

⁴¹ *Ibid.*, p. 116.

⁴² Voir aussi *ibid.*, p. 132-133 : « Dans le cas où l'on ne trouve aucune altération appréciable à nos sens, à nos moyens actuels de recherche, n'est-il pas possible qu'il existe dans la composition chimique soit des fluides, soit des solides, des changements qui aient amené la mort ? ».

⁴³ La question du rapport entre organe et fonction était alors un problème brûlant, qui a conduit à de violents échanges entre l'École de Médecine de Paris et celle de Montpellier : la question « jusqu'à quel point la structure de nos organes peut-elle servir à expliquer leurs fonctions ? » fut mise au concours pour la chaire de physiologie de la faculté de médecine de Paris en 1831.

complexes⁴⁴ ». Or en parlant plutôt d'« éléments organiques » ou anatomiques que d'organes, de « milieu intérieur » que de fluide, de manifestations et d'actions vitales que de fonctions, Bernard creuse l'écart entre sa propre analyse physiologique et ce qu'il appelle, de manière péjorative et réductrice, l'anatomie cadavérique⁴⁵. En particulier, par opposition à l'organicisme de Rostan, l'analyse bernardienne révèle davantage des *conditions* que des *causes*. Concrètement, lorsqu'on analyse une fonction ou un mouvement dans un corps vivant, on ne peut être sûr d'accéder à ses causes : d'abord parce qu'il n'est pas sûr qu'on soit remonté jusqu'au niveau de résolution le plus pertinent pour comprendre les mécanismes déclencheurs du mouvement – on peut toujours imaginer régresser plus loin grâce à de nouvelles techniques expérimentales –, et ensuite parce que l'on ne prétend pas qu'il y ait à ce mouvement une cause unique – d'autres organes sont ainsi impliqués pour la production du mouvement⁴⁶. Ainsi la découverte par l'analyse chimique du rôle des globules rouges dans l'absorption de l'oxygène apporte de l'intelligibilité au phénomène de la respiration, mais sans remettre en cause ou minimiser le rôle des autres grands organes impliqués dans le processus⁴⁷.

Cependant, malgré cette reprise et réécriture de méthodes opposées aux « tenants de la force vitale », la façon dont Bernard promet l'analyse physiologique demeure ambiguë, et on comprend qu'elle ait pu alimenter deux lectures contradictoires de l'anti-vitalisme ou du prétendu vitalisme de Claude Bernard. Ainsi, selon le *Rapport sur la physiologie générale* :

[L]e cerveau est un mécanisme conçu et organisé de façon à manifester les phénomènes intellectuels par l'ensemble d'un certain nombre de conditions. Or, si on enlève une de ces conditions, le sang, par exemple, il est bien certain qu'on ne saurait concevoir que le mécanisme puisse continuer de fonctionner [...]. Si dans une montre on enlevait un rouage, on ne concevrait pas que son mécanisme continuât de marcher ; mais si l'on restituait ensuite convenablement la pièce supprimée, on ne comprendrait pas non plus que le mécanisme ne reprît pas son mouvement. Cependant, on ne se croirait pas obligé pour cela de conclure que la cause de la division du temps en heures, en minutes et en secondes, manifestée par la montre, réside dans les propriétés du cuivre [...]⁴⁸.

⁴⁴ *Rapport sur les progrès de la physiologie*, p 90.

⁴⁵ En réalité, en ce milieu du XIX^e siècle, comme avant d'ailleurs, ce qu'on appelle « anatomie » peut avoir un sens extrêmement large incluant des vivisections, des analyses microscopiques – bref, des expérimentations actives, par exclusion d'un organe, comme le prescrit Claude Bernard lui-même dans *l'Introduction*, et non la seule observation sensible lors de l'autopsie ou la seule localisation des organes. Il convient donc là encore de se méfier des définitions restrictives de l'anatomie données dans le cadre de la promotion d'une physiologie, qui doit s'en distinguer et se constituer comme discipline centrale à laquelle les autres sciences médicales seraient inféodées.

⁴⁶ Dans le *Rapport*, p. 58 : Claude Bernard précise que la respiration n'est pas la fonction localisée d'un organe ; « tous les tissus et les éléments respirent ». De la même façon, le fait de comprendre les fonctions du milieu intérieur (le sang) par sa chimie ne suffit pas à comprendre certaines variations locales de la circulation ; celle-ci s'explique grâce au système nerveux (*ibid.*, p. 62).

⁴⁷ *Ibid.*, p. 61.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 57.

Dans ces cas-là, peu importe ce que Claude Bernard appelle le « substrat », la vitalité est effet de l'organisation complexe – non des propriétés intrinsèques des composants qui, elles, ne diffèrent pas fondamentalement des propriétés physiques et chimiques des autres corps. La vie est alors une manifestation : l'ensemble des phénomènes manifestés exclusivement dans un individu sain. Mais ce que doit étudier le physiologiste sont les conditions « qui nous sont accessibles pour faire apparaître les phénomènes de la vie », et ces conditions sont toutes « matérielles et physico-chimiques » : « le physiologiste ne trouve jamais devant lui que des agents mécaniques ou chimiques »⁴⁹. Ce qui compte alors, ce n'est pas le produit brut de l'analyse physiologique, mais la manière dont elle permet de faire correspondre à différents niveaux de résolution un ensemble de conditions qui favorisent ou non la manifestation de tel phénomène⁵⁰. L'essence de la vie n'est pas son *substratum*, car, selon Bernard, « elle peut se manifester dans une matière qui n'a aucun caractère morphologique déterminé⁵¹ ». N'est alors spécifiquement vital que ce qui n'est pas encore analysé⁵².

Pour autant, à côté de cette conception qui montre que l'analyse ne révèle pas la vitalité, mais seulement les conditions matérielles de la vie qui est une apparence complexe, Claude Bernard fait un autre usage de l'adjectif « vital » : ce qui est vital est parfois non plus le premier terme de l'analyse, ou l'effet de la composition, comme chez Rostan, mais au contraire, son dernier terme présumé comme chez Bichat. En l'occurrence, il s'agit de l'élément histologique minimal, la cellule. De ce point de vue là, le physiologiste a un matériau fondamentalement spécifique d'investigation par rapport au physicien et au chimiste. Les propriétés vitales ne se trouvent alors que dans les cellules vivantes douées d'une force organotrophique⁵³. Selon cette lecture de la vitalité, le vital et le physico-chimique ne se distingueraient plus dans un corps vivant comme l'effet d'une organisation et les conditions de sa manifestation, mais comme deux types de propriétés associées à deux types de matériaux, et ce à un même niveau de résolution. Il me semble que Claude Bernard passe souvent de la première à la seconde conception de la vitalité et de la vie, selon les contextes d'écriture et les phénomènes précis qu'il a en vue.

⁴⁹ *Leçons sur les phénomènes de la vie communs*, p. 52. Bernard ajoute : « il n'y a d'action possible que *sur* et *par* la matière ».

⁵⁰ Voir *Rapport*, p. 127

⁵¹ *Leçons sur les phénomènes de la vie communs*, p. 203.

⁵² Claude Bernard peut parler par exemple de l'« activité vitale » des appareils sécréteurs et excréteurs, alors même qu'il souligne que l'excrétion est un phénomène purement chimique (*Rapport*, p. 88).

⁵³ « Définitions de la vie », p. 346 : « les propriétés vitales ne sont en réalité que dans les cellules vivantes, tout le reste n'est qu'arrangement et mécanisme.

III. CONCLUSION

Il y a deux lectures possibles, mais concurrentes, du rapport que Claude Bernard entretient avec le vitalisme.

La première, que Bernard nous indique très explicitement lui-même, tente de reconduire le vitalisme et le mécanisme à deux positions métaphysiques également valides, mais également extérieures au champ médical et physiologique si l'on adopte une position à l'exclusion d'une autre. Cette lecture a le mérite de démontrer que les débats qui ont lieu sur le vitalisme ou mécanisme supposé d'un tel sont le plus souvent l'effet de polémiques institutionnelles et religieuses dépendantes d'un contexte historique particulier, non des prises de positions sur les méthodes et les objets spécifiques de la médecine.

La seconde lecture, qui se fonde sur un usage qui serait transhistorique de cette catégorie, peut sans doute s'autoriser d'une certaine ambiguïté dans l'utilisation de l'adjectif « vital » chez Claude Bernard : d'un côté la vitalité est le terme d'une analyse physiologique qui révèle un matériau propre aux corps vivants, la cellule ; d'un autre côté, la vitalité n'est qu'une apparence, l'apparence que prend spécifiquement l'arrangement complexe de conditions physico-chimiques chez les êtres qui naissent, s'alimentent et meurent. Peut-être cette ambiguïté a-t-elle favorisé le débat sans fin sur le rapport entre la méthode de la physiologie expérimentale et le vitalisme. Le problème de cette lecture toutefois, c'est qu'elle ne prend pas en compte le fait que cette ambiguïté se trouve chez bien d'autres auteurs pourtant taxés de « mécanistes », comme François Magendie.

BIBLIOGRAPHIE :

AUBERT, Édouard, *Esprit du vitalisme et de l'organicisme*, Paris, Baillière, 1855.

BARTHEZ, Paul-Joseph, *Nouveaux éléments pour la science de l'homme*, Paris, Chez Goujon et Brunot, 1806²

BERGSON, Henri, « La philosophie de Claude Bernard », *La pensée et le mouvant*, Presses Universitaires de France, 1998, p. 229-237.

BERNARD, Claude, *Introduction à la médecine expérimentale*, éd. Fabrice Gzil, Paris, Librairie générale française, 2008.

–, *Pensées, Notes détachées*, éd. Léon Delhoume, Paris, Baillière, 1937.

–, *Leçons sur les phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux*, Paris, Baillière, 1878.

–, « Définitions de la vie, les théories anciennes et la science moderne », *Revue des deux mondes*, tome IX (mai-juin 1875), p. 326-349.

–, *Rapport sur les progrès de la physiologie générale en France*, Paris, Imprimerie Nationale, 1867.

–, *Leçon sur la physiologie générale et comparée du système nerveux, faites au Muséum d'Histoire Naturelle (1864), rédigées par m. Ernest Brémond, revues par le professeur*, 1866, J.-B. Baillière, Paris.

–, *François Magendie, leçon d'ouverture du cours de médecine du Collège de France, 29 février 1856*, Paris, J.-B. Baillière, 1856,

BICHAT, Marie François Xavier, *Recherches physiologiques sur la vie et sur la mort*, Paris, Chez Brosson, Gabon et C^{ie}, 1808.

–, *Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*, Paris, 1801.

BLONDIN, Théodore, « Préface du traducteur », dans Georg Ernst Stahl, *Œuvres médico-philosophiques et pratiques*, trad. et commentées par T. Blondin, Paris, Baillière et Fils, t. 1, 1859.

BOUILLAUD, Jean-Baptiste, « Discussion de la nouvelle nomenclature médicale », *Bulletin de l'académie impériale de médecine, séance du 20 mars 1855*.

Bulletin de l'académie impériale de médecine, tome XX, dix-neuvième année, Paris, Baillière, 1854-1855.

BOUILLIER, Francisque, *Du principe vital et de l'âme pensante. Ou examen des diverses doctrines médicales et psychologiques sur les rapports de l'âme et de la vie*, Paris, J.-B. Baillière et Fils, 1862.

FRANCK, Adolphe et al., *Dictionnaire des sciences philosophiques par une société de professeurs et de savants*, Paris, L. Hachette, 1851.

GRMEK, Mirko D., « Claude Bernard et les Daremberg », *Histoire des sciences médicales*, tome XXXIII, n° 3, p. 217-222.

LORDAT, Jacques, *Preuves de l'insénescence du sens intime de l'homme*, Montpellier, Castel, 1844.

MAGENDIE, François, *Phénomènes physiques de la vie. Leçons professées au Collège de France*, Paris, Baillière, 1842.

–, *Précis de physiologie*, Paris, chez Méquignon-Marvis, 1816.

PEISSE, Louis, *La médecine et les médecins. Philosophie, doctrines, institutions, critiques, mœurs*, Paris, Baillière, 1857.

RAVAISSON, Felix, *La philosophie en France au XIX^e siècle*, Paris, Imprimerie Impériale, 1868.

RAYNAUD, Dominique, « Chroniques et motifs de la controverse entre les écoles médicales de Paris et de Montpellier », dans Pascal Nouvel (dir.), *Repenser le vitalisme*, Presses Universitaires de France, 2011, p. 33-55.

–, « La controverse entre organicisme et vitalisme : étude de sociologie des sciences », *Revue française de sociologie*, 1998, n° 39/4, p. 721-750.

REY, Roselyne, *Naissance et développement du vitalisme en France, de la deuxième moitié du XVIII^e siècle à la fin du Premier Empire*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000.

ROSTAN, Léon, *Exposition des principes de l'organicisme*, Paris, Labé, 1846².

ROSTAND, Jean, *La vie et ses problèmes*, Paris, 1939.

SAISSET, Émile, « La philosophie des Juifs : Maïmonide et Spinoza », *Revue des deux mondes*, tome 37, 1862, p. 296-334.

VULPIAN, Alfred, « Quatorzième leçon. 7 juillet 1854. Considérations physiologiques sur le principe vital », dans *Leçons sur la physiologie générale et comparée du système nerveux*, Paris, Germer Baillière, 1866, p. 292-310.